

Alberto Toscano

**CAMARADE BALABANOFF**

Vie et luttes de la grand-mère du socialisme

Exemplaire PRESSE  
© ARMAND COLIN

**ARMAND COLIN**

Mise en page : Belle Page

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2024

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN : 978-2-200-63305-9

## Sommaire

Préface.....	9
Chapitre 1. Le choix d'une vie rebelle.....	15
Chapitre 2. Course vers l'utopie.....	27
Chapitre 3. Le Parti et les paris d'Anna.....	43
Chapitre 4. Liaisons dangereuses.....	63
Chapitre 5. Le journal des travailleuses.....	89
Chapitre 6. « Guerre à la guerre ! ».....	107
Chapitre 7. « Vive la révolution ! ».....	129
Chapitre 8. Moscou, Kiev, Odessa.....	151
Chapitre 9. Quarante ans de solitude.....	185
Notes.....	219

Exemplaire PRESSE  
© ARMAND COLIN

*À la mémoire de cinq amies d'Angelica Balabanoff  
qui m'ont éclairé en écrivant ce livre :*

*Anna Kuliscioff,*

*Maria Giudice,*

*Rosa Genoni,*

*Rosa Luxemburg,*

*Emma Goldman.*

Exemplaire PRESSE  
© ARMAND COLLECTIF

## Préface

« Si je disais que sa vie ressemble à un roman, je ferais ainsi l'éloge de ce roman. Mais une histoire dans laquelle l'ancienne collaboratrice de Mussolini deviendrait la secrétaire de Lénine, pour retourner ensuite à l'émigration et lutter aussi bien contre l'URSS que contre l'Italie, semblerait pécher par excès d'imagination ! Seule la vie peut se permettre de tels paradoxes », écrit le journaliste Lucien Corosi, le 18 janvier 1935, dans le quotidien *Paris-Midi*. Il a raison. En presque un siècle, Angelica Balabanoff traverse l'Europe de différentes époques. Très populaire jusqu'aux années 1920, cette femme insoumise et courageuse s'est retrouvée progressivement marginalisée, jusqu'à tomber complètement dans l'oubli. Au point qu'au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, son nom et sa vie sont pratiquement inconnus. Venue d'Ukraine, elle arrive en 1900 à Rome. Elle dit : « Je ne connais aucun pays où l'amour de la liberté soit aussi développé qu'en Italie. » Cet amour pour l'Italie la poussera plus tard à s'engager dans la lutte antifasciste, avec une contradiction entre sa conscience politique et son ancienne amitié personnelle pour Benito Mussolini, l'ex-socialiste qui a fondé le fascisme.

Trente ans après l'article de *Paris-Midi*, le correspondant du *Monde* en Italie, Jacques Nobécourt, ressuscite l'image d'Angelica au moment où son corps est enterré. Nobécourt sait très bien ce qu'Angelica Balabanoff a représenté au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, pour la politique européenne et surtout pour la gauche. Quand Angelica décède à Rome, le 25 novembre 1965, Nobécourt écrit : « Les socialistes italiens ont été frappés par la mort, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, d'Angelica

Balabanoff, qui avait reçu depuis longtemps le surnom de 'grand-mère du socialisme'. Lénine l'appelait pour sa part la moraliste incommode. C'est sans doute la meilleure définition de cette femme qui fut toujours une rebelle. Sa personnalité et son souvenir sont liés à des images de lutte et ils évoquent un certain romantisme révolutionnaire. [...] Les noms de tous les chefs socialistes qu'elle a côtoyés montrent qu'elle tint, dans le mouvement ouvrier européen, un rôle d'extraordinaire animatrice. »

Jacques Nobécourt a bien raison de rappeler la définition de « moraliste incommode » que Lénine a donné d'Angelica. La vision politique de cette dernière est toujours filtrée par le prisme de la morale. Une morale généreuse, exigeante et volontariste. Ses choix moraux, refusant les injustices sociales, sont le fondement de son engagement politique ; ses choix moraux seront aussi à l'origine de ses ruptures avec plusieurs personnes en qui elle avait placé sa confiance. La vision morale d'Angelica donne un sens à sa conception de la politique et en particulier aux deux grands paris de sa vie : le socialisme et le pacifisme.

Les deux journalistes-écrivains Corosi et Nobécourt, qui décrivent Angelica à trente ans de distance, sont impressionnés par certains aspects de sa personnalité. Comme son courage et son « romantisme révolutionnaire », capable de mêler politique et idéalisme. Ils notent aussi son extraordinaire capacité à manier les langues étrangères. Lucien Corosi affirme : « Elle n'a ni âge, ni nationalité, ni langue maternelle. Elle parle français avec un très léger accent, collabore en suédois aux journaux scandinaves, prononce des discours en anglais, a écrit des livres en allemand, sans avoir oublié aucune de ces langues slaves qu'elle parla dans sa jeunesse. » Corosi ne précise pas qu'Angelica parlait aussi parfaitement l'italien tant cela va de soi.

Angelica est une femme révolutionnaire dans un monde où la politique est vue comme une affaire d'hommes. Elle

est donc deux fois révolutionnaire. Elle côtoie les grands personnages de la gauche du début du xx<sup>e</sup> siècle ; de Jean Jaurès à Lénine, d'August Bebel à Léon Trotski, de l'Italien Filippo Turati au Belge Émile Vandervelde. Fin juillet 1914, à l'un des moments les plus importants et les plus terribles de l'histoire européenne, Angelica compte parmi les 32 leaders des partis de l'Internationale socialiste qui se rencontrent à Bruxelles pour tenter d'éviter la Première Guerre mondiale. À ce moment, le sommet de l'Internationale socialiste est composé de deux organismes : le comité exécutif et le Bureau socialiste international. Parmi les 65 membres européens de ce sommet, on remarque deux femmes : Rosa Luxembourg qui représente sa Pologne natale, et Angelica Balabanoff, déléguée de son Italie adoptive.

Angelica n'était pas seule. Creusant le même sillon, Anna Kuliscioff, Maria Giudice, Rosa Genoni, Rosa Luxembourg ou encore Emma Goldman font partie des militantes qui ont accompagné son chemin. La raison de leur présence dans cet ouvrage est double. Elle tient au lien d'amitié qui les unissait à Angelica tout autant qu'à leur histoire et à leur personnalité qui ont attiré mon regard. Parmi elles, trois sont nées (Kuliscioff, Luxemburg, Goldman), comme Angelica, de familles juives de l'empire du Tsar, qu'elles ont quitté très jeunes pour étudier en Europe ou, dans le cas d'Emma, pour aller travailler aux États-Unis. À différentes époques de leur vie, Angelica et ses cinq amies se sont battues comme des lionnes pour affirmer leurs idées, leurs aspirations et leurs droits. Les transcriptions de quelques morceaux de deux textes, *Le Monopole de l'homme* d'Anna Kuliscioff (1890) et *La Tragédie de l'émancipation féminine* d'Emma Goldman (1906), permettent au lecteur de se focaliser sur certains aspects de leur analyse.

En écrivant ce livre, j'ai rencontré des difficultés que je tiens à vous signaler. La première porte sur le nom de la protagoniste. S'agit-il d'Angelica Balabanoff ou



d'Angelica Balabanova ? Selon moi, il est inutile de soulever de tels débats linguistiques. Angelica (Anželika Isaakovna Balabanova) signait ses livres et même ses cartes postales « Balabanoff ». Je l'appelle donc Balabanoff. L'autre problème est plus sérieux. Il s'agit de son âge. Elle est certainement née en Ukraine, entre 1869 et 1878. En 1965, au moment de sa mort, le titre du *New York Times* lui donne quatre-vingt-neuf ans avant de préciser qu'elle fut proche à la fois de Benito Mussolini et de Vladimir Ilitch Lénine et qu'elle les a ensuite accusés de trahison<sup>1</sup> On a vu que pour *Le Monde*, Angelica a vécu quatre-vingt-seize ans. La confusion vient d'Angelica elle-même, qui a toujours laissé planer le doute sur deux aspects de sa vie : ses relations sentimentales et sa date de naissance.

Le 30 juin 1900, en prenant la parole à Savone en tant que membre du Parti socialiste italien, Angelica se dit « doublement heureuse », de la victoire de la gauche aux municipales et de son trentième anniversaire. Elle aurait alors l'âge de Lénine (né en 1870) et treize ans de plus que Mussolini, né en 1883. Au début du chapitre 23 de son autobiographie *Ma vie de rebelle*<sup>2</sup>, Angelica dit « à quarante-trois ans je me sentais une vieille femme ». Il s'agit du moment de son arrivée à Stockholm en provenance de Moscou : fin 1921. Elle serait donc née en 1878. Des proches évoquent d'autres dates, y compris 1869. Le tombeau de notre amie révolutionnaire est au cimetière non catholique de Rome, où se reposent entre autres Antonio Gramsci, Percy Bysshe Shelley et l'écrivain italien Andrea Camilleri, grand admirateur d'Angelica. Sous son nom, la date de naissance indiquée est le 4 août 1877, choisie par Angelica pour la dernière de ses très nombreuses demeures. On l'adoptera, tout en sachant que l'on peut garder des doutes à son sujet.

Il reste à comprendre pourquoi une femme si scrupuleuse a semé de tels doutes sur son année de naissance. Pour le goût de se vieillir d'abord et se rajeunir ensuite ?

Difficile à croire. Envie de transgression ? Peu probable de la part d'une femme qui a lancé des messages bien plus percutants en la matière. Peut-être que l'imprécision vise à nous faire comprendre une autre chose : selon Angelica, la vraie histoire est celle des masses populaires, pas celle de nos personnes. « Pour animer une révolution il faut être aussi anonyme que possible<sup>3</sup> » affirme-t-elle.

Anonyme, elle ne l'a été que jusqu'à un certain point. Elle adorait l'adhésion du public à ses discours. Remarquable oratrice, elle savait émouvoir et mobiliser les foules, dans diverses situations. Y compris le jour de son arrivée de Suisse en Russie, en 1917. Dans son autobiographie *Ma vie de rebelle*, Angelica nous raconte une anecdote à propos de ce moment. La foule l'accueille, elle et les autres révolutionnaires, à la frontière russo-finlandaise. On lui demande de prendre la parole. Gênée, elle répond : « Je me sens trop petite, trop insignifiante ! » Les soldats présents pensent qu'elle parle de sa petite taille. Ils la montent alors sur leurs épaules, au-dessus de la foule, ce qui l'oblige de fait à tenir un discours qui sera, bien sûr, ovationné.

Angelica se métamorphosait lorsqu'elle prenait la parole en public. De femme à l'air timide, elle devenait une « tribune du peuple ». Dans la même journée elle pouvait faire sans effort plusieurs discours, en plusieurs langues. Elle savait partager sa sincérité et son enthousiasme. Cette même sincérité, à la limite de la naïveté, l'a conduite à être déçue, par Mussolini puis par Lénine. La moraliste incommode n'a jamais eu peur de crier haut et fort ses enthousiasmes et ses déceptions. Elle le fera en consacrant à Mussolini un livre au vitriol<sup>4</sup> et à Lénine un autre livre fortement critique. Sa condamnation de Mussolini est totale et sans appel. Quant à Lénine, il est pour elle « le dictateur qui se considère comme exécuteur d'un verdict de l'histoire<sup>5</sup>. »

Le livre d'Angelica sur Mussolini s'appelle *Le Traître (Il Traditore)* et rassemble huit fascicules publiés en 1942

à New York, en anglais et en italien, par l'éditeur anarchiste italo-américain Giuseppe Popolizio. Immigré du sud de l'Italie, Popolizio tenait dans la Grosse Pomme une « librairie sociale », centre de propagande antifasciste. À défaut d'argent, il avait plein d'idées, y compris celle de demander à la camarade Balabanoff sa vérité sur Mussolini. En 1942, *Le Traître* est un demi-échec sur le plan commercial. La guerre finie, les invendus de Popolizio sont envoyés à des camarades italiens proches des idées libertaires. Les huit fascicules sont réédités en un seul volume en 1973, après la mort d'Angelica.

Le livre *Lénine vu de près (Lenin visto da vicino)* est écrit et paraît en langue italienne en 1959, dans un contexte international de guerre froide. Pour Angelica, Lénine porte une lourde responsabilité dans la dérive stalinienne. Dans *Lénine vu de près* elle affirme : « Trotski avait raison : ce n'est pas Staline qui a créé l'appareil, mais c'est l'appareil qui a créé Staline. Autrement dit, sans Lénine, son idéologie, son travail quotidien et son exemple, Staline n'aurait pas pu justifier son action en tant que digne successeur du premier dictateur soviétique. »

Angelica dit ce qu'elle pense. Toujours.

## Chapitre 1

### Le choix d'une vie rebelle

« *Partir et vivre ou rester et mourir ?* »

« Partir et vivre ou rester et mourir ? » J'imagine l'adolescente Angelica lire en cachette l'histoire de Roméo et Juliette, en se disant que la question de Shakespeare est la clé de son avenir. Oui, partir pour vivre ! Voilà la réponse à ses problèmes présents et futurs. Voilà la réplique au programme que maman Balabanoff conçoit pour ses filles : mieux vaut chercher un bon mariage qu'un grand amour. Pour Angelica tout cela devient une source d'angoisse. Elle ne pense ni à un grand mariage ni à un grand amour. Elle veut « tout simplement » être libre d'imaginer et de choisir son avenir.

La mère est la véritable cheffe de la très riche famille des Balabanoff ; famille juive, russe et ukrainienne. Le sens de la question de Roméo évolue au rythme de la vie d'Angelica. Parfois l'alternative vivre-mourir rime avec un sourire, s'agissant de partir en vacances plutôt que de rester à la maison familiale en Ukraine. Mais le plus souvent, le point d'interrogation se noie dans les larmes. Fille rebelle, en lutte contre la figure maternelle, Angelica est de plus en plus déterminée à bâtir sa vie en comptant sur sa volonté et ses énergies. Sans compromis. Sans demi-mesures.

Au fil des décennies, Angelica prendra l'habitude de faire ses bagages, toujours légers. Le strict indispensable, à ramasser en quelques minutes pour parer aux urgences. On a bien coutume de dire que les Juifs de l'empire du Tsar ont

toujours aimé le violon parce que c'est un instrument facile à transporter. En plus d'être source de divines mélodies, il ne pose pas de grands problèmes quand il faut se sauver, en passant entre les gouttes. Les gouttes de sang des pogroms. Peut-être que pour Angelica l'idée du départ, avec sa toute petite valise, prend racine dans les cauchemars transmis de génération en génération. Certainement la liberté lui est chère depuis son enfance et le refus de toute soumission devient pour elle un projet de vie. Un horoscope. Angelica veut se nourrir d'aspirations et d'idéaux dont elle ne connaît pas encore bien la couleur, mais dont elle perçoit le parfum. Un parfum de justice sociale. Certaines de ses opinions changeront au fil du temps, mais la soif de la liberté sera toujours bien ancrée parmi ses convictions, en la poussant à se mettre en voyage. À partir et à repartir.

Au début, c'est l'Ukraine. Angelica naît dans une ville d'environ 25 000 âmes, près de la capitale Kiev, au double nom de Tchernigov et de Tchernihiv. À l'heure de sa venue au monde, l'usage du premier nom, en langue russe, et du second, en ukrainien, ne posait aucun problème particulier. Angelica Balabanoff pouvait se considérer comme russe sans manquer de respect à son Ukraine natale. Dans son livre autobiographique *Ma vie de rebelle*, elle écrit : « N'ayant jamais assisté à une assemblée russe, j'ignorais à quel point mes compatriotes se préoccupaient de leur appartenance à une fraction. »

Un siècle et demi plus tard, bien des choses ont changé. Un épisode a provoqué en moi une émotion tout à fait particulière, en pensant à Angelica Balabanoff. Le 19 août 2023, le centre historique de sa ville natale a été frappé par un missile russe, qui a tué 7 personnes et en a blessé 144.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, Tchernihiv compte environ 300 000 habitants, dont certains ont préféré partir à l'étranger, comme des millions d'autres Ukrainiens, suite à l'invasion russe du 24 février 2022. L'histoire qu'Angelica a contribué à

mettre en marche en 1917, avec Lénine, a eu des suites dramatiques. Le pouvoir né de la révolution a couvert les problèmes sans les résoudre. Angelica a vécu assez longtemps pour participer au mouvement révolutionnaire et en regretter les conséquences.

Pour la génération d'Angelica, choisir la cause socialiste n'est pas simplement prendre la carte d'un parti politique. C'est une vraie et profonde rupture avec le passé. Quand elle sera devenue une personnalité de la gauche internationale, Angelica résumera ainsi sa philosophie : « Toute vie dédiée à une grande cause échappe à la futilité des problèmes individuels. » Angelica fuit comme la peste ce qu'elle définit comme superficiel et futile. Elle cherche une « Cause », donc une foi, pour « renaître » en se battant pour une nouvelle société. Les privilèges de sa famille, au milieu de la misère des paysans et de la dévotion des serviteurs, deviennent bientôt une raison de scandale et de révolte. « Nous habitons à cette époque aux abords immédiats de Tchernigov, près de Kiev. La maison se composait de vingt-deux pièces et était entourée d'un jardin et d'un verger magnifiques. » L'enfance et l'adolescence d'Angelica sont, jour après jour, un chemin vers la rupture avec la famille et avec ses privilèges. « Chaque fois que l'on me demande comment j'en vins à tourner le dos à ma famille, à l'aisance et au luxe de mon foyer, je suis bien embarrassée pour répondre. Aucune date, aucun événement précis ne s'imposent à moi. » Angelica part vers l'inconnu et vit. Sa famille reste au milieu des privilèges et meurt ; exterminée par les violences, les maladies et la misère à partir de 1917.

*« Pense au mariage ! »*

La première révolution d'Angelica l'oppose au tsar de la maison : sa mère Anna Hoffman, bien plus proche et donc plus redoutable qu'Alexandre II. Une « solidarité entre

victimes » la pousse à s'identifier à la cause des dizaines de salariés de la résidence familiale sans tenir compte du fait que ce prolétariat domestique n'a aucune envie de se révolter. Ses membres sont bien heureux d'être au service des Balabanoff. Un épisode reste gravé dans sa mémoire de gamine. Son père, Isaac, rentre d'un long voyage et elle se souvient « avoir vu des paysans de [leur] domaine embrasser le bord de son manteau ». Le personnel de la résidence se courbe pour rendre hommage au « patron » jusqu'à se mettre à genoux devant lui, comme s'il s'agissait d'une divinité. Ou, en l'occurrence, d'un propriétaire d'hommes et de femmes, en plus d'immeubles et de champs à perte de vue. Alexandre II vient d'abolir le servage par une importante réforme agraire, le 19 février 1861. Il faut vraisemblablement plus qu'une loi pour changer les mœurs. Angelica comprend vite qu'il faut une véritable culture de liberté. Dans les campagnes, les mentalités ont du mal à évoluer au lendemain de la réforme. Les paysans sont libres et restent exploités dans un contexte presque féodal que la petite Angelica perçoit comme répugnant. « C'est à partir des expériences de ma petite enfance que se constituèrent mes premières notions de l'inégalité et de l'injustice. » La gamine est gardée sous cloche, loin du monde réel. Cela ne suffit pas à l'amadouer.

Un jour de printemps, la Russie tremble. En ce 13 mars 1881, Alexandre II vient d'être assassiné à Saint-Pétersbourg<sup>6</sup>. Le choc fait vaciller tous les pays étrangers qui se considèrent à la fois amis et rivaux de la Russie. Cela entraîne l'Europe entière dans une réflexion sur les fragilités et injustices de l'empire des Tsars. En France, l'émotion suscitée par cet attentat est aussi grande parce que ses circonstances<sup>7</sup> rappellent la sanglante initiative de Felice Orsini, en janvier 1858, contre Napoléon III et son épouse. Le titre « Assassinat de l'empereur de Russie » domine la première page du Petit Parisien et des principaux journaux

internationaux du 15 mars. La dépêche officielle venant de Moscou dit qu'« un horrible attentat [avait] été commis sur la personne sacrée de l'empereur ». Le même quotidien français réfléchit le 16 mars à la situation russe en écrivant dans son édito : « Au-dessus d'une aristocratie élégante et triomphante – si légère et si lourde ! – se tord une immense multitude d'affamés et de désespérés. » Le journal souligne l'insuffisance de la décision d'Alexandre II, qui avait libéré les paysans de l'esclavage. Il écrit que les serfs d'hier sont désormais libres, mais « libres de n'avoir ni pain ni asile, libres de porter des haillons, libres de mourir de misère au coin d'une borne, dans les villes, ou au revers du fossé, dans les champs ». Telle est la Russie de la petite Balabanoff.

Angelica est la dernière de seize enfants, dont sept sont décédés. Si dans une famille aisée presque la moitié des enfants n'arrivaient pas à la majorité, on peut imaginer le taux de mortalité infantile dans l'univers paysan de l'empire des Tsars. Encore adolescente, Angelica perd son père, homme d'affaires et grand propriétaire agraire. Le but d'Anna Hoffman est clair : sa dernière fille doit devenir le bijou de la famille et son mariage doit épater villes et villages. Angelica doit briller par son éducation, qui doit être à la hauteur des ambitions de la famille. Rigoureusement privée et conforme au portrait féminin accroché au mur d'un salon bourgeois ou aristocrate d'une Europe ringarde. C'est sans compter sur sa détermination.

Écoutons Angelica : « À la maison nous parlions surtout des langues étrangères. J'ai appris ma langue natale en cachette, dans des livres que je dissimulais à ma mère et à mes gouvernantes. Je recevais une éducation conforme à mon avenir : mariage avec un homme riche, vie aisée, pour lesquels les savoirs conventionnels et les talents de société constituaient une préparation nécessaire. Savoir-vivre, langues, musique, danse, broderie, telles étaient les connaissances exigées d'une jeune fille russe. À l'école



j'aurais adopté les mauvaises manières des enfants "ordinaires". La solution résidait dans une succession de gouvernantes et dans l'interdiction de toute fréquentation. » À l'âge de onze ans, la petite Angelica gagne sa première bataille. Sa mère accepte de l'inscrire à l'école. « Parmi tous les motifs qui me poussaient, écrit Angelica, j'ignore quel était le plus fort. Le désir d'apprendre, de côtoyer d'autres enfants ou celui d'échapper à ce que je considérais comme une prison : mon foyer. J'avais l'impression qu'il suffirait d'une place dans la plus petite classe d'une école publique pour me combler de joie. » Une école, oui. Soit. Mais certainement pas une école publique. Angelica entre donc « dans une élégante institution pour jeunes filles de Kharkov », ville où réside une de ses sœurs, déjà mariée. Mieux vaut garder les yeux sur elle.

### *Adieux et malédiction*

C'est dans une école de langues étrangères qu'Angelica améliore la connaissance de sa propre langue maternelle. À l'institut privé de la ville de Kharkov (environ 170 000 habitants à l'époque d'Angelica ; presque 1,5 million 130 ans plus tard) la jeune fille parle finalement le russe. Les années de Kharkov sont aussi celles de la véritable découverte des littératures européennes. Angelica est séduite par Victor Hugo et Émile Zola. Elle adore la poésie, qui sera sa grande passion jusqu'à la fin de ses jours.

Le retour d'Angelica de Kharkov à la maison natale, à Tchernigov, n'est pas facile. Sa mère a l'idée de faire un voyage en Suisse. De longues vacances loin de l'Ukraine. « Je venais d'avoir dix-sept ans, lorsque je quittai définitivement Kharkov. Peu de temps après mon retour à la maison, ma mère et une de mes sœurs aînées insistèrent pour que je les accompagne en Suisse. Je réussis à échapper à la torpeur des hôtels de Montreux en m'inscrivant à une